

Sylvie de BÉARN

Personnages secondaires

Nouvelle



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 10-09-2001

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Je vous écris du fond de ma tombe, en espérant que les vers qui me rongent, ne viendront pas à bout de cette terre qui me sert de sang et qui les nourrit.

Je vis dans une boîte que d'autres m'ont offert, que d'autres ont fabriqué.

Je n'ai guère choisit les planches pourrissantes de mon parquet, je n'ai non plus choisit celles qui me servent de charpente à cause de la faiblesse de mon porte monnaie.

D'après ma taille on a convenu pour moi de l'espace qui me serait dédié, cela devrait mathématiquement suffire à me combler, pourtant je me sens à l'étroit malgré les largesses dont je devrais être content de profiter.

Je ne puis aller nulle part. Par beau temps mon horizon est limité à la boîte d'à coté, encore faut-il que les gaz nauséabonds, la pollution de ma cité, ne m'empêchent de voir ces voisins qui n'ont que de la tristesse à partager.

Mon salaire m'est en quelque sorte versé pour que je puisse alimenter en silence les fleurs que d'autres auront la chance de goûter, et que je fasse grandir l'arbre sous lequel s'abritent quelques privilégiés.

Mon salaire me permet certes de partager le loyer de ce caveau banlieusard que personne ne vient dépoussiérer.

Qui dresserait un monument pour de pauvres gens tombés après une petite vie mal rémunérée ?

Passé, présent, futur, la pauvreté s'accroche à un enfant, pour le sucer, pour le détruire, pour le faire sangloter.

Elle est cette racine qui vient nous torturer.

Elle brise nos murs déjà infiltrés, puis se sert de notre chair comme engrais.

Elle nous perfore, nous étrangle, nous pénètre, par les yeux, le nez, et vient nous faire vomir pour récolter notre détresse comme un diable qui s'offre en dessert la souffrance et les cris de ces malheureux évoquant encore un destin fort mal tourné.

J'habite ces déserts où ne grandit que la vieillesse, où ne grossit que la vermine, où tout le reste dépérit.

Rien n'est beau chez moi, ni les objets, ni ce qui vit, tout est sombre. Le corbeau, la photo jaunit prise un jour déjà gris, la solitude de la bigote, même les enfants ne sont pas à l'abris de ces marbres lourds et froids, riches de vide.

Quel est donc cet univers ?

Je n'ai pas le temps ni les moyens de savoir. Je me contente d'être poli, en évitant d'effrayer ceux qui n'habitent pas ici.

Je pourrais tranquillement, maillon soumis de la chaîne d'une vie d'asservies.

Mais lorsque l'on vit sous terre, comment croire que le ciel est bleu ?

Et qui pourrait me donner assez de force pour briser mon couvercle, assez d'espoir pour croire qu'il est possible de partir d'ici ? Non, non, d'ailleurs on a assez d'exemples de ceux qui ont tout raté en s'étant enfuit.

Qui pourrait nettoyer la terre ?

La vie s'est organisé de telle façon qu'il y a plu-sieurs mondes, celui de la lumière, et celui dans lequel je vis.

Pas d'amour dans ce cimetière, pas de sentiments. C'est un peu l'embaumement de mes organes, de mes cinq sens.

L'autre n'est qu'un numéro dans une allée, bientôt le recouvriront avec d'autres un peu moins oubliés.

Pas de repos dans mon usine, la terre n'a de cesse que de nous absorber. Entre deux coups de mâchoire on peut entendre l'autoroute et les craquements de la voie ferrée.

Quelques jolies vieilles parlent de nous reloger, et font face aux inquisiteurs, tant elles redoutent d'être mal placées. Mais il faut bien détruire pour reconstruire. Les ennemis d'antan voient leurs ossements emmêlés. Prie t'on vraiment face à mamie ?

Notre culte est une douce illusion, une photo accrochée à un bout de caillou comme nos souvenirs à ces vieux tas d'os. Où sommes nous en vérité ? Dans un quartier malfamé où tout pue, où tout se dégrade. Seule nous retient notre famille à la main crispée sur nos cheveux.

Cheveux qui poussent et s'entortillent, venant danser pour notre pudeur, ils cachent notre poitrine et gardent un peu la dignité de notre image après la corrosion de ces habits putrescibles dont on garde rancœur.

Nos joues sont creuses et l'on devine partout chez nous, la dureté, l'angoisse, le soupir. La beauté, plus qu'un luxe, est ici un danger. Elle part plus vite que les autres et l'on imagine que trop bien les endroits qui lui sont destinés.

Pourtant, on se reproduit dans cet enfer. Par espoir, par curiosité, ou par bêtise, nos enfants sont ces feux follets qui brillent dans notre vie comme une menace planant sur la votre. Ils sont les seuls, pendant quelques nuits à se faire entendre, loin des arrosoirs glacés que la lumière du jour affectionne.

Prisonniers des murs censés nous protéger des pilleurs, nous sommes ceux de qui l'on parle, ceux à qui l'on parle sans jamais les écouter.

Seuls quelques marginaux s'imaginent que l'on s'amuse à faire tourner une table pour vous aider à soigner vos blessures et à vivre en paix. Non, aucun de nous n'est là pour vous faire guérir, et notre plus grande joie est celle de vous entendre hurler puis de vous voir venir vers nous comme l'on rate une marche du social escalier.

Quand à moi je préfère, quelquefois, aller rôder dans vos maisons, traînant mes chaînes, pour vous observer. Vieille coque de noix qui se balance au gré des vagues. Ancre au fond de l'océan, ancre perdue, que rien ne relie à la surface. Impossible de crever l'écran situé entre ceux qui respirent le vent et ceux qui aspirent les courants.

A qui la faute ? A qui peut on reprocher le bonheur ou le malheur, la richesse ou la pauvreté qui fait son existence ? A qui peut on reprocher de ne rien faire ? Au prisonnier ? A l'état ? Au mâton ?

L'enfer dans lequel je vis n'est qu'une décharge, un amas de détritrus, et le diable amasse, détruit, mais jamais ne construit. Il croit que la mort qui descend lentement vers sa fournaise contient encore de la vie. Mais ce ne sont que des particules à qui Dieu, dès le cœur arrêté a déjà tout repris. Il ne laisse au diable que le calice parfumé par son dernier acte de magie. Mon cimetière est une étable, pleine de fumier, où les hommes aimeraient pouvoir acheter les graines pour exploiter leur génie. Mais un paysan sans semence, aussi doué soit il, est un paysan aigri.

Je suis moi même, lorsque parfois je m'évade, bien souvent trahi par les tâches sombres sur mes habits et le teint blême de tout forçat de la nuit. Mais entre le mort et le vivant, quelle différence ?

Un peu de temps, juste un peu de temps. Il n'y a pas plus d'ailes blanches et de jardins flamboyants entre ces quatre planches que de forêts dans ma banlieue d'antan.

Mais aujourd'hui je peux vous contempler, sans honte, sans être vu. Je m'échappe dès que possible de ma condition. Évitant le veilleur, je pars jouer avec le monde, je pars, trouver du plaisir, prendre du plaisir sans aucune peur. Aujourd'hui, enfin, je m'échappe, enfin je me risque à faire ce dont j'ai envie, libéré de toute contrainte matérielle, de tout espoir, enfin je saisis la chance qu'il me reste, les quelques jours avant d'être complètement pourri.

Nous sommes plusieurs à nous croiser la nuit, frêles carcasses de regrets, juste après s'être nourrit, juste avant de servir de déjeuner.

Certains adorent vous épier lorsque vous faites l'amour. Parfois seuls, souvent par deux, ils se grattent leurs vieux restes au beau milieu de votre lit. Ils se frottent contre vos sexes, adorant vous entendre jouir, ils vous donnent cette caresse affreuse parce que laids, ils veulent tout salir. Certains encore essaient de faire peur aux bandits. Ils s'agitent, suivent les inspecteurs de police, les détectives, les vigiles. Ils se croient en formation, prêts à être réinsérer, ou alors pensent ils que cela va leur permettre de s'acheter une vie.

Et moi je regarde les enfants.

Sylvie de BÉARN

Sylvie de BEARN, née en 1972, cherche des personnes à analyser pour une restitution idéalisée de l'émotion. Si cette annonce vous intéresse, vous trouverez ci-joint plusieurs études avec dissection totale des candidats.... PS: ce cannibalisme est purement textuel !

Personnages secondaires

Pas le temps de comprendre la magie, juste le temps de s'émerveiller...Comment faire pour marcher dans la poussière et ne jamais se ternir ?Tous semblables et si différents....